

Pour lui permettre de faire ces études, ses parents avaient dû s'imposer de lourds sacrifices et le moment était venu pour lui de gagner sa vie.

Il fut quelque temps employé à l'octroi communal, commis particulier chez l'inspecteur des contributions, à Mons, M. Lebrun, et comptable chez un commerçant, M. Dineq. Puis, à 20 ans, il devint professeur dans des instituts privés où il exerça pendant douze années, notamment à l'Institution Moneuse (située rue de la Grosse Pomme, à Mons), qui avait une grande renommée et était fréquentée par les enfants de la bonne bourgeoisie.

Ayant quitté l'enseignement privé, il se fit professeur particulier, se donnant surtout pour mission de préparer les jeunes gens aux examens pour l'admission dans les diverses administrations publiques, mission qu'il a poursuivie jusqu'à l'âge de 78 ans en y mettant une telle conscience qu'alors qu'il avait 48 ans, malgré ses nombreuses leçons et ses études continuelles — car il n'a cessé de meubler son cerveau — il se mit à apprendre le flamand, afin de pouvoir l'enseigner et il y parvint.

Ils sont nombreux, ceux qui occupent maintenant une haute situation dans les diverses administrations de l'Etat et qui doivent le succès de leur carrière à l'enseignement de Pierre Moutrieux.

Malgré le dur labeur auquel il devait se livrer, il trouvait le temps de cultiver les lettres françaises et wallonnes, et à diverses reprises il fut, pour ses œuvres françaises, lauréat de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut. Cette académie couronna d'une médaille de vermeil son poème historique *Ambiorix*, d'une médaille d'or un autre poème sur le sujet imposé *Les Maux de la Guerre et les Bienfaits de la Paix*, et d'une seconde médaille d'or, un troisième poème, *Liège et Saint-Lambert*, dont voici quelques strophes du début.

Lorsqu'avec ses trois cents soldats,  
Cœurs de lions, âmes viriles,  
Tombe le roi Léonidas  
Au défilé des Thermopyles,  
Sur l'ossuaire des héros,  
Dans sa fierté mâle et pieuse,  
Sparte inscrivit en quelques mots  
Cette épitaphe glorieuse :

« Vous qui passez, détournez-vous ;  
Allez dire à Lacédémone  
Que nous sommes morts ici tous,  
Ainsi que Lycurgue l'ordonne ! »

Eh quoi ? ce noble dévouement,  
Ce grand amour patriotique  
N'aurait laissé qu'un monument,  
Autel d'or pour la Grèce antique ?

Ainsi, vieux Belges impuissants,  
Aucun soleil sur vos cieux pâles  
N'a pu, semblable à ces trois cents,  
Monter du fond de vos annales ?

Oh ! non ! Vaillants Franchimontois,  
Nous graverons sur votre tombe :  
« Allez aussi dire aux Liégeois  
Qu'en brave le Belge succombe ! »

Il publia aussi, dans les mémoires de cette Société, un poème didactique : *Les figures de style* où elles sont toutes décrites et montrées de la plus heureuse façon ; une poésie, *Le Marais* ; une scène lyrique, *La Chevette blanche ou le Feu-Follet* et une traduction en vers de *L'Art Poétique* d'Horace « d'une originalité et » d'une allure qui placent ce travail au-dessus des innombrables » traductions de ce poème. dit M. DE MULDER, dans ses *Causeries littéraires* (1).

\* \* \*

La chanson avait, avant tout cela, attiré Pierre MOUTRIEUX et, en 1855 (il était alors âgé de 31 ans), il publiait 78 chansons françaises dans une série de huit livraisons.

Toutes, elles reflètent le « caractère » que fut Pierre Moutrieux, ce qui ne l'a pas empêché d'être un poète aux sentiments élevés et généreux, bon et charitable aux pauvres gens dont il connaissait les misères, invoquant en leur faveur les riches et les puissants de la terre auxquels il faisait si durement la leçon dans *Les Révolutionnaires et les Révolutions*, dont voici le premier couplet :

Savez-vous bien, Messieurs les gens honnêtes,  
Qu'on pourrait dire en toute honnêteté,  
Que le bon Dieu n'a mis dedans vos têtes,  
Qu'une raison de piètre qualité ?  
Vous vous fâchez, quand vont bien vos affaires,  
De voir surgir des insurrections :  
Pour n'avoir plus de révolutionnaires,  
Empêchez donc les révolutions ?

Il critiqua les abus, les passe-droits ; il se moqua des ambitieux, de ceux qui recherchent, dans le mariage, plutôt l'argent qu'une

(1) Dufrane-Friart, éditeur à Frameries, 1887.

affection sincère, et il chansonna alors les maris bafoués ; il plaignit les talents méconnus, les filles abandonnées et il accabla les fainéants et les égoïstes.

Nous citerons ses chansons : *Ma Pipe*, sujet qu'il avait déjà traité en wallon, *Les Bois*, *Aimons-Nous*, *Dieu vous en garde, enfant* ; *L'Employé*, *Chacun pour soi*, *Éloge des Petites-Villes*, *Le Pauvre Vieillard*, *La Religieuse*, *La Conscience*, *Le Fainéant*, sujets qu'il développa tous de la manière la plus heureuse, et qui montrent bien la diversité de son talent.

Voici une chanson qui le fera voir réellement tel qu'il était ; c'est la quintessence de ses idées philosophiques un peu pessimistes, mais dénotant une bonté d'âme exemplaire ; elle n'a pas paru dans les œuvres de Pierre Moutrieux, mais elle figure à la suite de l'article que lui a consacré M. L. DE MULDER, dans ses *Causeries littéraires*.

#### A mon fils qui n'est pas né.

Pardonne-moi, cher fils qui devait naître  
De mes amours emportés par le vent,  
Si je n'ai pas voulu te donner l'être,  
Triste cadeau qu'on maudit bien souvent.  
Au sort brutal, aveugle en son caprice,  
L'homme rend l'homme un esclave enchaîné ;  
En te créant, j'eusse été leur complice :  
Voilà pourquoi, mon fils, tu n'es pas né.

L'argent assure encore sur la terre  
La liberté, la force et les honneurs :  
Pour l'acquérir, combien au prolétaire  
Il faut d'efforts, de vertus, de labeurs !  
Du seul trésor qu'on nomme indépendance,  
Je fus toujours l'amant passionné ;  
J'ai cinquante ans, ma chaîne.... et l'espérance :  
Voilà pourquoi, mon fils, tu n'es pas né.

Un jour, le Christ enfanta son beau rêve :  
Les prêtres l'ont cloué sur une croix.  
Depuis, la guerre, une guerre sans trêve  
Sévît toujours, plus encor qu'autrefois.  
L'homme, bien loin de voir en l'homme un frère,  
Sur lui se rue en tigre déchaîné ;  
Le sang humain coule à flots sur la terre :  
Voilà pourquoi, mon fils, tu n'es pas né.

La Vérité, mère de la Justice,  
Des gens de cœur doit être l'idéal ;  
Mais trop souvent triomphe l'artifice  
En écrasant l'homme honnête et loyal.

Te rendre heureux en faussant ta jeune âme,  
Ou malheureux par mon culte obstiné,  
Peut-être un jour j'eusse encouru ton blâme :  
Voilà pourquoi, mon fils, tu n'es pas né.

Dans notre ciel toujours chargé de pluies,  
D'orages pleins de trouble et de douleurs,  
Il est, je sais, parfois des éclaircies,  
Jours de printemps, de soleil et de fleurs.  
Hélas ! plus tard, ces chères souvenirs,  
Ces doux parfums d'un temps plus fortuné,  
Ne font qu'aigrir nos présentes souffrances :  
Voilà pourquoi, mon fils, tu n'es pas né.

Et cependant, en mes jours de tristesse,  
Sentant le vide autour de moi formé,  
Combien j'aurais besoin de ta tendresse !  
O mon enfant, que je t'aurais aimé !...  
Mais, vains regrets ! par un destin barbare,  
Nos amours, tout, au gouffre est entraîné ;  
De son enfant, il faut qu'on se sépare :  
Voilà pourquoi, mon fils, tu n'es pas né.

Si nous ajoutons à la liste des ouvrages que nous venons de citer, de *Petits poèmes didactiques sur la Ponctuation et la Prosodie*, nous aurons noté, sommairement sans doute, et non comme elle mérite de l'être, l'œuvre française de Pierre Moutrieux : elle n'est pas la moindre, bien que la moins connue ; et il importait de la rappeler ici.

C'est avant tout à ses œuvres wallonnes qu'il doit la popularité de son nom à Mons et dans la région ; et sa notoriété se serait étendue considérablement dans tout le pays, si Moutrieux n'avait pas été si dédaigneux de toute réclame.

\* \* \*

C'est assurément pour des raisons de sentiment, et disons-le, de patriotisme local, que Moutrieux n'a pas dédaigné, malgré son talent de littérateur français, de se servir du « patois » pour exprimer ses idées et ses sentiments. Mais c'est aussi par réaction contre le préjugé de tant d'autres qui faisaient fi de « jargons » et d'« argots » dont ils souhaitaient la disparition.

Le hasard nous a fait découvrir, dans le volume des Mémoires de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut, qui publie *Ambiorix*, la première œuvre française de Pierre Moutrieux qu'elle couronna, un article sur *Le Patois de Mons*, signé Léopold Dumont, où on trouve notamment cette perle : « Un patois, c'est la barbarie », et dont la conclusion, que voici, fera juger des développements :

« Et nous aussi, au lieu de prôner notre argot comme un aimable »  
 » passe-temps et de l'encourager comme une science, proscrivons-le sous  
 » toutes les formes, comme une déplorable infirmité. Mons y perdra  
 » une de ses originalités, mais il y gagnera, en élocution et en style, ce  
 » cachet de distinction et d'abondance qui est le propre d'une nation  
 » civilisée. »

Cela se publiait en 1864-1865, au moment où J. SIGART présentait à la même Société son « Dictionnaire du Wallon de Mons », dont elle patronna, un an plus tard, la publication. Cela était écrit sérieusement alors que l'*Armonaque de Mons* du curé LE TELLIER entraînait dans sa vingtième année d'existence, et alors que J.-B. DESCAMPS et Pierre MOUTRIEUX avaient déjà publié un grand nombre de chansons wallonnes qui recevaient un chaleureux accueil du public montois.

Ces objurgations tombèrent à faux ; Mons ne proscrivit pas son patois et, sans déchoir aucunement, il a conservé une de ses originalités grâce à des hommes comme Pierre Moutrieux qui tinrent en honneur notre vieux dialecte avec d'autant plus d'autorité que leur mérite de littérateurs français ne pouvait être contesté.

Les premières œuvres wallonnes de Moutrieux parurent, en trois brochures, la première, en 1849, intitulée « *Des cont' dé quiés, tiens* » ; elle contient *El canson de Saint-Antoine* écrite par son auteur à l'âge de 18 ans, chanson qu'on n'a cessé de chanter depuis lors et qui donne déjà l'expression de cette douce philosophie qui a soutenu Pierre Moutrieux pendant toute sa vie :

*Contin' mint, fieu, voyez bé, pass' richesse.*

et

*Fais comm' tu veux, i faut mori tout d' même !*

Elle contient, aussi, *Em' Pipe*, chanson dont voici un trait typique :

*Quand j'étois p'tit, j'ai lu dins l' catégisse  
 Qué l' père Adam s'imbétoit d'ête tout seû ;  
 La-d'sus, l' bon Dieu, pou consoler em tisse  
 La baye ène fême qui l'a mis dins d' biaux œûs !*

*Dépuis ç' temps la, j'ai pris lés fêmes in gripe.  
 Tout ça n' s'roit nié, fieu, arrivé pourtant  
 Si au lieu d'Eve, il avoit d' mindé 'ne pipe,  
 Ène pétite pipe qu'on aime comme ès'-n-infant !*

La seconde brochure des *Cont' dé quiés* parut en 1850. On y trouve les chansons suivantes : *Faut-i qu' les homm' soient cornichons*, *Les Mauvaises Langues*, *El Mariache*.

La dernière brochure est intitulée « *Troisième année des Cont' dé quiés, almonach montois pour 1851* », et elle donne comme principales chansons : *Vos l' savez bé, les Bossus philosophes*, *El Maison du Diâbe ou Enn' Nuit au Violon* et *Les Prumières Amours*. Cette dernière est une des rares chansons sentimentales de Pierre Moutrieux ; presque toutes les autres portent la marque de l'esprit caustique et narquois, mais bon enfant, de leur auteur.

### Les Prumières Amours

*Et mi avec, j'étois sot après n' feimme...  
 J' n'ai nié toudis canté dessus l' même ton...  
 Et mi, avec, quand ell' disoit : ej l'aime !  
 Ça m'ermuoit jusqu'au bout de m' talon !  
 In autl' prés d'elle, em' sembloit enn' chipie :  
 Jé n' voyois clair seul' mint que pa ses yeux.  
 Ah ! Si on dit qu' l'amour est enn' folie  
 I n'a qu' lés sots d'abord qui sont heureux !* } bis

*Co bé souvint quand jé m' mets à récrire,  
~~So nom~~ m' crayon ;  
 Et tu croiras, si tu veux, c' que j' vas dire,  
 Mais j'aim' lés feimm' qui s'appell' té pa s' nom !  
 Quand ej' dessinn', c'est co l' mém' comédie :  
 C'est tout s' portrait, craché, v'là co bé mieux !  
 Ah ! Si on dit qu' l'amour est enn' folie  
 I n'a qu' lés sots d'abord qui sont heureux !* } bis

*Tu m' barois tout, à c' teur' dessus la terre  
 Va blanc, va noir, ça m' fait ni chaud, ni froid ;  
 Quand l' mé bailloit enn' co pu p'tite affaire,  
 Oh ! à c' temps-là, j'étois pu fier qu' in roi !  
 Tiens ! tu vois bé c' fleur-là tout erséque ?  
 Bé, quand j' l'ergaerd, ej' jumis comme in bæux !  
 Ah ! Si on dit qu' l'amour est enn' folie  
 I n'a qu' lés sots d'abord qui sont heureux !* } bis

*N'in parlons pus, pasqué j' sins m' œœur qui pette :  
 Quand on comminche enn' fois su c' chapitt' là.  
 On d' viét rélard co pu pir' qu'enne gazette,  
 El feimm' de Chale, ou bé Chos' l'avocat !...  
 Adieu, biaux jours, bell' saison de vieullette !  
 Quand j' s'rai grand-pée, ej' vos ergrett' rai co ;  
 Eiet j' dirai tout in r'lochant m' viell' tiette  
 Ah ! qué j' vourois co bé ètt' jeune et sot !* } bis

La chanson *Vos l' savez bé* se termine par ce couplet qui n'a rien perdu de l'actualité qu'il avait en 1850 :

Qu'est c' qui faut dins l' siècle d'aujourd'hui  
 Qu'est in biau siècle (i faut l' dire vite !)  
 Est-c' des vertus ou in appui ?  
 D' l'hypocrisie ou du mérite ?  
 Est-c' des auberts (de l'argent), ou l'parenté !  
 Dé l'audace ou bé d' l'égoïse ?  
 C' qui faut à c'te heure, tu né l' sais nié !...  
 Va t'in apprind' et catégise !

Ces trois brochures, actuellement d'une excessive rareté, renferment, outre ces chansons, des historiettes, des souvenirs du jeune âge et des contes de quiés (anecdotes facétieuses) dont Pierre Moutrieux a donné lui-même la définition dans une chanson dont voici un couplet :

Dins les métings et dins les circulaires  
 Prom'ttez toudis  
 Qu' nos s'rons tertous', quand vos s'rez aux affaires,  
 In Paradis.  
 I m' viét mi-même à m' bouch' comm' de l'iau d' rose...  
 Q'est d' jà ein bié :  
 In' aroit qu' ça, qu' is s'ront bon à quéet' chose  
 Vos cont' de quié,  
 Ouais, vos cont' de quié !

C'est dans *El Carion d'Mons* de 1874 qu'on trouve cette chanson ; cette brochure est un almanach que Pierre Moutrieux a fait paraître pendant cinq années, de 1872 à 1876, sans nom d'auteur, chez Hector Manceaux, imprimeur, à Mons.

Il est aussi, à l'heure actuelle, très difficile de se procurer des exemplaires de ces opuscules qui comportent, dans leur ensemble, 230 pages et qui eurent un très grand succès, surtout pendant les trois premières années. On y trouve presque toutes les chansons wallonnes composées jusqu'alors par leur auteur, y compris quelques-unes de celles qui avaient déjà paru dans *Les Cont' de quiés*.

Nous citerons notamment : *El Carion*, *Les Bartiaux*, *El Mère du Losse*, *N'a nié d'avance*, *Grand'Mère*, *Voyage de Lalie in qu'min d'fier*, où sont racontées, de la plus joyeuse façon, les impressions d'une femme du peuple qui, pour la première fois, voyage en chemin de fer ; *El Doudou raconté par n'ein p'tit fieu*, véritable tableau de la légende montoise rempli d'une douce ironie, mais où on retrouve néanmoins le cœur du « Montois cayau » ; *El temps passé c'étoit hier* ; *Ça arrive à tout le monde*, chanson rabelaisienne d'un tour d'esprit on ne peut plus amusant.

Dans le *Carion d'Mons*, Pierre Moutrieux publia encore toute

une série d'adaptations de Fables de La Fontaine. Elles sont une quinzaine, traitées avec cette verve bien franche, bien wallonne, et cette finesse satirique qui sont les caractéristiques principales de Moutrieux.

Voulez-vous la morale des *Animaux malades de la peste* ? La voici, courte et nette :

O vous qui m'acoutez, volez savoir ène chose ?...  
 C'est toudis aux paufes diables el sauce !

« La sauce », naturellement, est une forme du langage montois pour dire : les déboires, les mésaventures, les raclées, la carte à payer.

La morale du *Conseil tenu par les Rats* :

Je counoïs bé ène certaine assimblée  
 Oû, sans l' vanter, on in fait tout autant :  
 Dèl blague, dèl blague, i d'a plin 'ne mante al bwée  
 Mais tant c' qu' au resse... Quand vos r'pas'rez, marchand !

Quant à l'adaptation de la fable du *Chien qui porte au cou le Diner de son Maître*, en voici la fin :

Mais v'la-t-i pas qué pendant el touyâte  
 L'binde des grands quiés qu' l'aute avoit vu tantôt  
 — Inspecteurs des riches vivant sus l'caristate  
 Marquis à puches, gérants d'azouye, Agripougnâte —  
 Comme dès leups affamés aboulté au galop  
 Pus raides qué dès piquets sus leus bâtons d' fagot.  
 « Ouais ! t-ti l' quié Loise, in v'la co une d'aubade ?  
 Et bé, puisque l'dèner est capout' don comme don,  
 Et qué tout l' monde à c'te heure elle impougne où-c'-qui l' trouve,  
 Em' maite éyé l' curé diront tout c' qu' is vouront :  
 Mais je n' sue nié pus bête qu' in aute... éyé je l' prouvé ! »  
 La-d' ssus em-n-homme choisit l' pus gros morciau  
 Et léye el reste à l's aute qui s' l'inrachent dins l' monciau !

Lors d'aujourd'hui in voyant 'ne masse d'apôtes  
 Qui s'inrichitent avé les iards des autes  
 Ène rominée d'albrans qui pond'té sus nos lard,  
 Qué moyé qué l'pus brave ène déviène nié ape-char ?

A côté de ces chansons et faufes d'une facture très littéraire, le *Carion* contient de nombreuses histoires, des scènes dialoguées, des croquis, des souvenirs, et encore des contes de quiés, de ces petites facéties admirablement composées, contées à la perfection, qui ont fait la joie de tant de générations de lecteurs, et qui sont toujours considérées comme des modèles.

Telles sont les œuvres principales de Pierre Moutrieux, celles qui sont les plus connues.

Nous devons encore rappeler qu'il a collaboré à la *Gazette de Mons*, vers 1849, et y a fait insérer plusieurs pièces de vers, notamment *Les Pamphlétares*, *Les Larmes* et *La course aux ânes*; il a, aussi, à partir de 1879, appartenu à la rédaction de *La Tribune de Mons* qui a également publié plusieurs poésies de lui, parmi lesquelles : *Les Religieuses*, *Le Cauchemar*, *La Statue*, et *le Chansonnier dans l'embarras*.

Moutrieux a encore écrit quatre pièces de théâtre en prose, qui n'ont jamais quitté ses cartons ; *L'Homme qui jette l'argent par les fenêtres*; *Une Révolution conjugale*; *Faute d'adresse*; *La Chasse aux Papillons*, et le livret d'un opéra : *Louis XI à Péronnes*. Voilà pour l'œuvre française.

Quant à son œuvre wallonne, elle s'est continuée après le *Carion*, dans différents journaux locaux, notamment dans la *Tribune de Mons*, et surtout dans *l'Ropieur*, gazette wallonne fondée en 1895, et à laquelle Moutrieux envoya dès lors toutes ses nouvelles productions.

Il avait encore en portefeuille une comédie wallonne *inachevée*, que nous souhaitions ardemment voir terminer.

Il ne nous laissait guère d'espoir à ce sujet, répétant souvent qu'il voulait enfin se reposer.

On avait peine à croire à la réalité de sa décision, quand on savait le besoin d'activité qui l'avait animé durant toute sa vie, et quand on le voyait, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, accomplir tous les jours, sa promenade matinale d'un pas alerte.

Pendant la bonne saison, de cette promenade matinale au bois d'Havré, à une lieue de Mons, il revenait toujours avec une touffe de ces fleurs toutes simples qui croissent librement sous les frondaisons, comme il a vécu, lui, fier et indépendant, en se tenant discrètement dans l'ombre.

Ces fleurs ornaient souvent la boutonnière de son habit, de « son vieil habit » vierge de tout ruban...

Les hommes qui, comme Pierre Moutrieux, sont toujours restés, en dépit de tout, inébranlables dans leurs idées et leurs convictions et ont accompli un labeur semblable au sien, font l'honneur d'une petite ville telle que Mons et on est heureux de leur rendre un légitime hommage dans le but de montrer ce qu'ils sont et de les donner en exemple.

Cet hommage lui fut offert, intimement, lors de la manifestation du 23 novembre 1907, et nous aurions voulu qu'il pût recevoir celui de la population montoise tout entière lors de l'inauguration

du modeste mémorial que l'« Association des auteurs dramatiques et chansonniers montois » a décidé d'ériger pour commémorer le souvenir des trois maîtres de la littérature wallonne dont il était le seul survivant.

La fatalité ne l'a pas voulu, alors qu'on avait cependant tout espoir de voir ce désir se réaliser.

A la suite d'une chute qui l'ébranla fortement, Pierre Moutrieux est décédé, après quelques jours d'indisposition, le 11 janvier 1908.

Sa mort causa une profonde surprise et ses funérailles, simples comme sa vie, eurent encore pour résultat de prouver combien il était estimé des Montois qui assistèrent en foule au cortège funèbre.

Pierre Moutrieux avait renoncé à tout cérémonial. La famille permit cependant qu'un dernier adieu lui fût adressé par le Président de l'« Association des auteurs dramatiques et chansonniers montois » dont les membres étaient considérés par Pierre Moutrieux comme ses enfants et dont il suivait, depuis longtemps, les travaux avec intérêt, ne leur ménageant pas ses conseils et ses encouragements.

Ils l'avaient d'ailleurs, de leur côté, entouré d'une véritable affection filiale, et le témoignage leur en fut donné par M<sup>me</sup> veuve Moutrieux qui leur adressa, le 20 janvier, une lettre touchante dont nous extrayons ce passage : « C'est vous, Messieurs, qui vous êtes » souvenus du vieux poète montois, qui avez voulu le ramener à la » lumière et ressusciter son nom. Vous lui avez donné récemment » une des plus pures joies de sa vie ; elle a embelli ses derniers » jours ».

Le poète a donc pu quitter la terre avec un doux rayon de joie au cœur. C'est une consolation pour tous, et plus particulièrement pour ceux qui, comme nous, avaient eu l'occasion de constater la cruauté de l'oubli dans lequel on l'avait injustement laissé.

GASTON TALAUPÉ.





## Bibliographie

**Pierre Moutrioux**, ancien professeur, né à Mons le 11 janvier 1824, décédé en cette ville le 11 janvier 1908.

### I. OUVRAGES.

[1849.] — *Dés contes de quiés, tiens ! pa Titiss' LADÉROUTTE, dit LOUFTOGNE.*

Chez Manuel Hoyois, in face du nouveau Palais d'Justice, ou bé prés d' Sainte-Isabeth, à Mons.

In-4° (16.8 × 10.5), 48 p. [+ 8 p. non numérotées : Calendrier pour 1849]. Vignettes. Prix : fr. 0,30.

— Deuxième tirage [en 1853] sous le même titre.

[1850.] — Pierre M. *Dés nouveiaux cont' de quiés, par le fameux Titiss' LADÉROUTTE, dit LOUFTOGNE, tambour-major de l' société du Cœur-singnant, trombole de l' société de l' musique einragée, décoré d' l' orde des noulés eiet co des autes pareils a c' tilale, bon père, bon époux, bon garde civique, et xitérate, et xitérate, et xitérate.*

Mons, imprim'rie de F. Lévert, rue d' Haubo, 37, au coin de l' celle des épinguiers.

In-4° (16 × 11), [2+] 75 p. Vignettes.

[1851.] — *Troisième année des cont' de quiés, almonach montois pou 1851, pau fameux Titiss' LADÉROUTTE, dit LOUFTOGNE, et contenant emm' masse des choses utiles ou agriables, dont auquel el portrait d' l' auteur, décoré d' l' orde des noulés et in uniforme de tambour-major de l' société du cœur singnant, et xitérate, et xitérate.*

Mons, Th. Leroux, libraire, Grande Place.

In-8° (15.8 × 11.8), 69 p. Gravures et vignettes.

1878. — *El Carton d' Mons, histoires, cansons et faufes, pou 1873.*

Mons, Hector Manceaux, 1873.

In-16 (17 × 13.5), 64 p.

— A paru chaque année, texte renouvelé, jusqu'en 1876 inclus.

1855. — *Chansons*, par Pierre MOUTRIEUX. Première livraison, Février. A Mons, chez H. Chevalier, rue de la Coupe, 27.

In-8° (13 × 9), 20 p. Prix : fr. 0.30.

— Deuxième, Troisième, etc... Huitième livraison [une par mois].

Chez Masquillier et Lamir, imprimeurs, Grand'rue, n° 35, à Mons. — Mêmes formats et prix, 20 ou 24 p. Total pour les 8 livraisons : 164 p.

[.....] — *Petits poèmes didactiques*, par Pierre MOUTRIEUX.

Mons, imp. de Montenez, rue de Cantimpret, 6.

In-24 (13.5 × 9), 24 p.

### II. COLLABORATIONS.

*Armonaque de Mons.* — Dixième année, 1855, p. 41-42 : *Em' pauve canari !* chanson, anonyme. — Treizième année, 1858, p. 42-43 : *L'artiste in trappes de caves*, chanson, anonyme.

*Mémoires et Publications de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.* — 2<sup>e</sup> série, t. X, 1864-1865 : *Ambiorix*, poème. — 3<sup>e</sup> série, t. I, 1865-1866 : *Les Figures de style*, poème. — 3<sup>e</sup> série, t. IV, 1869 : *Les Maux de la guerre et les Bienfaits de la paix*, poème. — 3<sup>e</sup> série, t. VI, 1870-1871 : *Liège et Saint Lambert*, poème. — 3<sup>e</sup> série, t. VIII, année 1872 : *Le Marais*, poésie. *La Chevette blanche ou le Feu-follet*, légende bretonne, scène lyrique. — 3<sup>e</sup> série, t. IX, année 1873 : *Traduction en vers de « l' Art poétique » d' Horace.*

*La Gazette de Mons*, 1849. *La Tribune de Mons*, 1879.

*L'Roporteur* : de 1895 à 1907 inclus.

O C.





## Présages populaires <sup>(1)</sup>

### 1. — Au lever.

1. — Si en sortant du lit vous posez d'abord le pied gauche à terre, celui qui vous voit ainsi faire ne manquera pas de vous dire que c'est un signe de malchance.

2. — Regarder votre nombril en vous levant vous assure une bonne humeur pour toute la journée. Par contre, sortir du lit le derrière en avant assure une journée de contrariétés.

On répète à Liège ce dicton :

*Loukt s'botroûle tot à matin  
Donne ine dyournêye di contint'mint.*

Regarder son nombril en se levant  
Donne une journée de contentement.

De quelqu'un qui est de mauvaise humeur on dira : « il n'a pas regardé sa botroûle » ou « il s'est levé li cou d'vant ».

3. — Il faut se chausser du pied droit le matin pour être de bonne humeur ; si vous vous trompez, la journée sera pour vous remplie de désagréments.

4. — C'est un bon signe pour la journée, de mettre, en se levant, et par mégarde, la pointe du pied dans le talon de son bas. Ou de fourrer, toujours par mégarde, le pied droit dans le soulier gauche, ou vice-versa.

(1) Wallonia a déjà publié plusieurs listes de présages, dont on trouvera l'énumération aux tables quinquennales.  
La liste que nous publions aujourd'hui est un supplément de notes sur ce sujet pour ainsi dire inépuisable.  
Les présages dont le lieu d'origine n'est pas indiqué, sont connus dans les diverses régions du pays.

5. — Mettre par mégarde un vêtement à l'envers et le porter ainsi est un signe de malheur.

6. — Il est mauvais de chanter en se levant : « l'oiseau qui chante le matin sera plumé le soir ».

7. — Casser un miroir assure sept ans de malheurs (Liège). — Casser un miroir, c'est une tête de moins dans la maison. Donc, présage de mort (Borinage). — Si votre miroir, se décrochant de lui-même, tombe et se brise, attendez-vous au plus grand des malheurs (Thuin).

8. — Faire des grimaces dans son miroir attire le diable dans la maison. — Présenter un poupon au miroir est un acte des plus dangereux.

9. — Si vous trouvez sur votre tête un pou rouge, vous avez la certitude de vivre encore pendant sept ans.

10. — Si vous trouvez, en vous peignant, dans votre chevelure un cheveu blanc — un seul — c'est signe de joie (Liège).

11. — Si un cil vous tombe, c'est qu'il va venir quelqu'un pe- vous. Donc, signe de visite (Nivelles).

### 2. — A table.

12. — Lorsque le café qu'on vous verse fait de l'écume dans la tasse, ou seulement une grosse bulle, c'est signe d'argent (Liège), signe de beau temps (Nivelles).

13. — Si un petit bâton flotte dans la tasse, signe de visite d'un étranger (Liège).

14. — Renverser une tasse de café au déjeuner est un mauvais signe pour toute la journée (Thuin).

15. — Quand, par un faux mouvement et tout involontairement, on retourne sa tartine, son morceau de tarte ou de gâteau, c'est signe qu'on a dit un mensonge. — Même signe si la tartine tombe de vos mains (Hautfays).

16. — Si, de votre fourchette, tombe le morceau que vous portiez à la bouche, mauvais présage (Charleroi).

17. — Si, à cause d'un choc ou d'un mouvement involontaire, le couteau sur la table se retourne, la lame droite, fil en haut, c'est signe de nouvelle ou de visite (Liège), signe de malheur (Verviers), signe de trahison (Huy).

18. — Renverser la salière, signe de brouille, de dispute, de querelle, de bataille.

19. — Faire tourner un couteau sur la douille qui se trouve entre le manche et la lame, attire des malheurs.

20. — Mettre en croix des objets du couvert, et spécialement deux couteaux, amène des disputes.

21. — Briser, par hasard, un objet en verre, porte bonheur.

22. — Chantonner en mâchant la nourriture attire des disputes. — En général, « chanson hors de saison, dispute à la maison », « chanson hors de saison, amène des raisons (*des raisons, des discussions*) ».

### 3. — Au travail.

23. — Si, chez une couturière, la bobine tombe à terre et reste debout, visite d'un étranger. Si, ainsi placée, elle présente à la vue le numéro du fil, bonne nouvelle ; si le numéro est en bas, mauvaise nouvelle.

24. — On attire la mort à la maison, si l'on coud du linge blanc avec du fil noir (Verviers), si l'on porte un voile de crêpe noir sur un vêtement blanc (Namur), si l'on dépose sur un objet tout blanc un objet tout noir.

25. — Renverser une boîte d'épinglées, ou de boutons, ou d'allumettes, en sorte que ces objets soient éparpillés, est un présage de dispute.

26. — Lorsqu'on se pique à sang en confectionnant un vêtement pour soi-même, on se mariera ou on mourra revêtu de ce vêtement.

27. — Croyances liégeoises : Les aiguilles piquent l'affection et les épingles attachent les cœurs : on n'offre jamais des aiguilles, tandis qu'on aime recevoir des épingles. Trouver une épingle est signe de bonheur, à moins qu'elle n'ait la pointe tournée de votre côté ; trouver une aiguille est toujours néfaste, d'où le dicton :

Vois une épingle et ramasse-la,  
Tout le jour bonheur tu auras.  
Vois une épingle et laisse-la là,  
Bien sûr tu t'en repentiras.

On dit à Nivelles : Il ne faut pas ramasser une épingle que l'on voit à terre, parce qu'on serait ensorcelé. On dit la même chose et dans les mêmes termes à Clermont-Thimister. Les épingles sont suspectes partout, parce qu'elles servent à des « magies », et que, du reste, « une épingle donnée pique les amitiés » ; la forme de l'objet suffit à lui prêter de mauvaises intentions <sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> Wallonia, t. XIV (1906). p. 313.

28. — Signe de dispute, si un objet en pointe (épingle, aiguille, etc.) reste fiché en terre quand on le fait tomber involontairement.

29. — Signe de dispute : si l'eau commence à chanter au moment même où l'on place au feu le coquemar (Liège) ; si, au moment de l'ébullition, le coquemar se met à danser (Namur, Entre-Sambre-et-Meuse).

30. — Quand l'eau de vaisselle bout, on dit que la servante n'est plus jeune fille (Aubel). — Variante Liège, Nivelles : la jeune fille voit son célibat prolongé de sept ans <sup>(1)</sup>.

31. — Quand une femme a du mauvais temps le jour de sa lessive, c'est qu'elle n'est pas bien vue de son mari (Nivelles).

32. — « La male étrenne ». Une marchande serait mal étrennée si la première vente était faite à crédit : en pareil cas, la marchande doit rebuter le client ou la cliente, car elle risquerait de ne faire que de pareilles ventes toute la journée. La marchande serait également mal étrennée, et conséquemment frappée de malchance toute la journée, si elle commence à faire sa première vente à une femme, surtout à une vieille.

Avec la première pièce que lui remet le premier client, la marchande ne manque pas de faire le signe de la croix, en disant : « Bonne étrenne ». Elle garde avec soin cette pièce, car ce sera un talisman propice à son commerce pour toute la journée.

### 4. — En route.

33. — Si la première personne qu'on rencontre le matin est une vieille femme, c'est un mauvais présage. Le campagnard qui se rend en ville pour vendre ses légumes, ses œufs, son lait, rebrousse chemin si la première personne qu'il rencontre est une femme. — Le même présage se produisant le lundi matin s'applique à la semaine entière.

34. — Il vous arrivera malheur si le premier être vivant qui vous apparaît sur la route est une pie jacassant.

35. — La pie qui chante à votre droite est de bon augure ; celle qui chante à votre gauche, signe de malheur. — Lorsque, sur le chemin, on voit des pies en nombre pair, c'est un heureux présage ; en nombre impair, c'est le contraire (Namur).

<sup>(1)</sup> Wallonia, III, 65, n° 25.



36. — Quand vous rencontrez un bossu, s'il passe à votre droite, bon signe ; s'il passe à votre gauche, mauvais. — Si le bossu qui passe à gauche tient la main droite en poche, le signe change et devient favorable (Liège). — Dans tous les cas, si vous touchez sa bosse, le présage de sa rencontre est favorable. — La rencontre d'un bossu est toujours un signe de malheur.

Si, en cours de route, vous rencontrez un bossu, vous pouvez vous attendre à une surprise désagréable ; si vous en comptez trois, c'est l'annonce d'un affront (Verviers).

37. — Rencontrer un curé, un religieux ou une religieuse, est toujours mauvais signe.

38. — Si l'on rencontre un cortège funèbre le matin, c'est signe de joie pour toute la journée (Liège).

39. — Rencontrer une fille de joie au matin est signe de bonheur pour la journée (Verviers).

40. — Si vous allez en visite, rencontrer des moutons annonce de belles mines ; c'est-à-dire bon accueil ; rencontrer des porcs annonce accueil grognon.

41. — Rencontrer des vaches annonce un grand succès. Voir un cheval qui hennit, même signe.

42. — La belette, le lièvre, le hérisson portent malheur à qui les rencontre.

43. — Deux fétus de paille croisés sur la route sont un signe de malheur pour celui qui les voit, s'il passe outre sans les déplacer.

44. — Rencontrer une charrette de foin : signe de joie.

45. — Rencontrer une voiture de déménagement, annonce une nouvelle.

46. — Marcher par mégarde dans un excrément : signe d'argent. Si un oiseau qui vole fiente sur vous en passant, signe de bonheur.

47. — Ramasser un chapelet trouvé sur la route est mauvais ; parce que « c'est ramasser le péché d'un autre (Baulers) ; « c'est ramasser les peines des autres » (Liège).

48. — Buter, en route, contre les pierres du chemin, indique qu'on perdra de l'argent (Thuin).

##### 5. — Au logis.

49. — Quand une porte s'ouvre seule, c'est signe de malheur. Si l'on dit étourdiment : « Entrez ! » on attire le diable dans la maison : il faut ajouter à cette invitation, un mot qui conjure le danger, et dire, par exemple : « Entrez, et dites Jésus ! » ; ou bien : « Entrez, si vous êtes chrétien ! »

50. — Quand le bois des meubles craque, c'est signe de mort dans la famille (Hainaut) ; cela annonce mauvaise nouvelle (Liège).

51. — Un fétu de paille trouvé dans la maison annonce une visite.

52. — Cheval hennissant devant votre porte ou y laissant son engrais vous amène de la chance.

53. — Voir une souris le jour, signe de joie.

54. — Voir des cloportes le jour, signe de joie.

55. — Signes de dispute : faire pirouetter une chaise sur un pied ; ouvrir un parapluie dans la maison, déposer ses chaussures sur la table.

56. — Si l'on dérange les meubles sans raison on amène des disputes.

57. — Quand la poule chante sur le seuil, c'est que la femme est maîtresse à la maison (Braine-L'Alleud). La poule qui chante comme le coq annonce que la femme porte les culottes : dans ce cas, la femme et le mari sont toujours d'accord pour tuer l'animal.

58. — Lorsqu'une poule glousse dans la maison d'un malade, elle annonce la mort de celui-ci. Pour conjurer le sort, il faut la tuer elle-même (Pays de Charleroi).

59. — Présages de l'araignée :

Araignée du matin, grand chagrin.

Araignée de la matinée, belle journée (Nivelles).

Araignée de midi, grand plaisir (Verviers, Liège, Namur, Entre-Sambre et Meuse), grand dépit (Nivelles).

Araignée de douze heures grand malheur (Pays de Herve).

Araignée de 4 heures, grand malheur (Liège).

Araignée du soir, grand espoir.

Araignée de neuf heures, grand malheur (Nivelles).

La vue de l'araignée annonce de l'argent (Visé). — Ecraser une araignée le matin, signe d'argent (Mons).

Dans la plupart des fermes, on respecte les toiles d'araignée des étables et écuries, dans la croyance que les araignées portent bonheur au bétail.

Une araignée qui tombe sur vous annonce que vous allez recevoir une visite.

60. — Le chien qui hurle au lieu d'aboyer, sent la mort : il annonce un décès dans la maison. Le signe est surtout redoutable s'il se produit durant les nuits d'hiver.

61. — Le vol persistant d'une chauve-souris autour de la maison est un signe de mort prochaine.

62. — La chouette, le hibou, la hulotte, qui se posent sur votre toit annoncent la mort par leur cri. — La pie ou le corbeau qui vient crier chez vous annonce un décès dans la famille (Hesbaye). — Voir un corbeau, un seul, quand on regarde par la fenêtre, est un signe de malheur (Liège). — L'apparition d'une pie devant la fenêtre de l'habitation porte malheur aux habitants de la maison (Malmédy, *Mélusine*, IV, 353).

63. — Lorsque le chat de la maison disparaît sans raison et sans qu'on puisse savoir ce qu'il est devenu, on croit que c'est un signe de décès prochain.

64. — Les nids d'hirondelles portent bonheur. On considère comme un signe néfaste qu'elles ne reviennent pas au printemps à leur nid comme à l'ordinaire. Détruire un nid d'hirondelles porte malheur à la maison.

65. — Avoir des plumes de paon chez soi porte malheur.

66. — Si l'on bat les cartes et que l'une d'entre elles saute du jeu, c'est signe de nouvelle.

67. — Enfant qui s'avise de jouer avec des souliers, annonce de mauvaises choses.

#### 6. — A la veillée. <sup>(1)</sup>

68. — Dans les anciens foyers ouverts, lorsque les flammes dessinaient plus ou moins bien les traits d'une figure, c'était un signe de mort dans la famille (Awans, Trooz).

69. — Quand le feu, dans un foyer ouvert, pétille, (quand le feu pète) c'est signe de nouvelle. — Quand le charbon éclate dans le poêle, il arrivera quelque chose dans la maison (Nivelles).

Quand le feu du poêle ronfle ou pétille, quand la tôle qui obture le foyer détonne bruyamment, c'est signe de nouvelle.

Si le poêle, avec une sorte de détonation, lance une flamme par son ouverture inférieure, signe de nouvelle *d'é capiau* « d'un chapeau », d'un homme ; si la flamme est lancée par l'ouverture supérieure, nouvelle *d'é blanc bounèt* « d'un blanc bonnet », d'une femme (Borinage).

70. — Un tison ou un morceau de houille qui roule à bas du feu, annonce une nouvelle (Liège), annonce une visite (Verviers), annonce que quelqu'un est en route pour venir vous voir (Nivelles).

(1) Sur les superstitions orientées autour du feu, du foyer, de la flamme, et des luminaires, voy. les Tables quinquennales, au mot Feu.

71. — Le premier cri-cri qui chante à votre foyer annonce la mort : il faudra le saisir et le tuer. S'ils viennent à plusieurs, c'est un signe de bonheur, et il faut les protéger (Liège).

72. — Mettre le pied par mégarde sur un morceau de houille et l'écraser, attire le malheur (Nivelles).

73. — Si la chandelle ou la lampe pétillent, si des étincelles s'en échappent, c'est signe de visite prochaine (Entre-Sambre et Meuse). — Quand la flamme de la lumière est immobile, bon signe ; si elle danse, mauvais signe (Borinage). — Si la mèche de la lampe donne une flamme tout-à-fait égale, c'est signe de nouvelle (Liège).

Si, à la mèche d'une chandelle, il se produit une étincelle de votre côté, signe de nouvelle pour vous ; nouvelle peu importante si, en secouant le flambeau, l'étincelle tombe ; nouvelle très grave si l'étincelle résiste à plusieurs secousses (Ardenne).

74. — Si la mèche d'une chandelle charbonne, c'est signe de visite pour le lendemain. — Si vous parvenez à prendre ou faire tomber avec les doigts le petit charbon sans vous brûler, le visiteur sera un galant pour vous (Spa).

75. — Lorsque le verre de la lampe se brise sans cause apparente, c'est signe de nouvelle.

76. — Si la lampe ou la chandelle que vous tenez en main vient à s'éteindre brusquement, signe de malheur.

#### 7. — Varia.

77. — La première fois qu'on entend chanter le coucou, si l'on est à jeun, on aura faim pendant l'année ; si c'est avant le déjeuner, on ne mangera pas de *makéy* « caillebote » pendant l'année.

Quand vous entendrez chanter le coucou pour la première fois, voyez combien d'argent vous avez en poche : vous n'en aurez jamais moins durant l'année. Si vous n'en n'avez pas à ce moment, signe de pauvreté.

78. — Le premier gland trouvé dans le bois doit être examiné : si l'on y trouve un ver, c'est signe d'abondance ; si l'on y trouve une mouche, c'est signe de pauvreté ; si l'on n'y trouve ni mouche ni ver, il faut en chercher d'autres jusqu'à ce qu'on trouve un gland qui contienne mouche ou ver.

79. — Entendre le chant du rossignol au début du printemps, porte bonheur.

80. — Quand on entend chanter une alouette le matin, c'est un signe de richesse.